

L'atelier dans la tempête

Nelson Leon

Marcher à pied, ineffable plaisir. Or, le subtil envol, la cadence harmonieuse d'un flirt avec le trottoir, le footing, cette fugue première, cette révolte cavalière contre l'abri opprimant des murs, contre la parole adverse, devient de plus en plus démodé. L'ingénieux appareil qu'est la jambe aura-t-il le même sort qu'un pauvre appendice inutile, par les effets de la sélection naturelle, froidement, cruellement utilitaire?

A la campagne, on peut encore éprouver l'extase de fouler les feuilles moribondes, en provoquant la trille pathétique de leurs derniers battements. A la plage, toujours, le sable crisse sous les plantes des pieds d'Achilles dont on n'a pu atteindre l'agile secret. Et l'inlassable onde prend soin d'effacer l'empreinte révélatrice.

Tandis qu'à la ville, entassés dans des boîtes d'allumettes aux dehors trompeurs qui, selon les caprices de celles qui précèdent, deviennent lièvres ou tortues, les gens s'enflamment en vaines discussions ou s'attisent en échanges superflus de courtoisie, étalant des connaissances approximatives, pour ignorer d'admirables paysages. La vitesse les surprend et les émeut, les retranchant à tout ce qu'il y a de vivant tout autour. L'essence est la drogue qui sert à brûler les étapes, les feux rouges, des arrêts forcés ignifères qui indignent. On vit enivré de pétrole, tombant dans le remous provoqué par un embouteillage. On peut, certes, meubler sa boîte,

LEON, Nelson. *L'atelier dans la tempête*.

d'artifices de confort, l'animer du rythme issu d'appareils les plus sophistiqués de son, la parer des rayons cajoleurs d'un clair de lune sur la baie, l'égayer par la joie d'une insoucianta aventure. Néanmoins, les longs chemins du rêve ne mènent nulle part, encore moins à Katmandou. Les vaines discussions, non plus. On peut prolonger l'extase d'un baiser qui dure un éternel instant, l'agrément d'une étreinte condamnée à tiédir malgré l'intarissable réserve de feu et d'espérance. La fin est au coin de la rue. Or, la fin n'est heureuse que dans un happy-end de films des années trente. La dernière vague peut être imprévisible et traîtresse. Devrons-nous tout de même sacrifier à la couleur locale actuelle, en touchant ne serait-ce qu'un mot sur les attaques de truands, de plus en plus nombreuses, à gâter notre plaisir de vivre avec des moyens, toujours plus raffinés, de violence agressive?

Cette fois, les voyageurs allaient à quatre dans un Corcel blanc, vers un labyrinthe d'une autre époque, tandis qu'Eole s'engouffrait à la fenêtre, mêlant cheveux, écharpes et gestes dans un tourbillon envoûtant et confus. Les rues, à la sortie d'un tunnel, se rétrécissaient et se courbaient chaque fois davantage, sinueuses et pleines de mystère. Les maisons à deux étages, vétustes, aux escaliers branlants, aux murs géants, tout autour, étaient devenues les refuges d'artistes qui les choisissaient, de plus en plus, comme studios. C'était à un de ces rares endroits de la ville, conservant encore la fraîcheur de ses origines. Sur les murs lézardés pendaient les branchages fatigués de grands arbres, à bercer de leurs palmes d'anciennes mélodies depuis longtemps oubliées. Un certain engouement, à la mode, en rappelait néanmoins, la nostalgique douceur. Largo do Boticário! Pittoresque nom de rue évoquant d'émouvants souvenirs. Parfois, les ruelles montaient, étroites et tortueuses, comme des escaliers vers la lune. Celle-ci noyait d'une lueur glacée les échelons glissants, tapissés de moisissures, quand les nuages les plus passionément gris et drus interrompaient leur cour assidue à l'astre. Ainsi, se dirigeaient les quatre visiteurs vers l'atelier de l'artiste.

Le maître donnait des cours de sculpture au Musée. Dans son corps svelte, élégant, élancé, dans son geste racé et vibrant, on pouvait trouver matière à la souple agilité d'un Scaramouche. Et son adresse manuelle pour réduire le métal, la pierre, les éléments, un tronc de chêne, rares sont les humains à la posséder. Il vous prendrait un météorite au vol et le transformerait en une aîle de condor qui, dans n'importe quelle compétition internationale, déroberait l'un des prix. Dans sa forge, Héphaïstos, le dieu du feu et du métal ou Praxitèle dans la Grèce des titans, ne devaient point être plus habiles.

Dans un des coins de la grande étagère, que le sculpteur avait certainement construite lui-même, le légendaire Zorba de Kazantzakis se détachait parmi d'autres livres d'auteurs grecs moins connus. Et les chansons populaires de Hadjikakis et de Theodorakis se trouvaient dans des disques aux couvertures ayant comme illustrations des evzones dans leurs fustanelles blanches, leurs corsets bleu marine brodés de fils d'or. Les élégantes caryatides de l'Erechthéion ornaient d'autres disques contenant les dernières prouesses en musique électronique. Des portraits de fameuses étoiles grecques comme Maria Callas en "Iphygénie en Tauride" ou Melina Mercouri dans "Jamais le Dimanche" décoraient l'enceinte.

Ayant séjourné longtemps à Athènes, il conservait, à portée, une carte de la ville à lui rappeler, sans doute, les sites mémorables qui étaient associés à d'inoubliables souvenirs.

La maison était perdue à Cosme Velho, l'un des derniers quartiers aux rues curvilignes du début du siècle dernier qui fascineraient des poètes de mystère comme Edgar Allan Poe ou Conan Doyle. Des arbres séculaires châtiés par le vent laissaient pendre leur échine courbée, certaines branches se rebellant encore dans un ultime effort d'ascendante spirale. La végétation était dense et l'ombre géante à faire peur à des fantômes attardés dans leur ronde nocturne.

Dans l'une de ces vieilles bâtisses, peinte d'un bleu délavé, l'artiste avait choisi son refuge. Déjà dans l'étroit corridor d'entrée,

un bric à brac de ferraille tordue, d'arcs adossés à la muraille, d'outils assoupis sur un buste de femme abandonné formaient le pont, hétéroclite et saugrenu, qui devait conduire à l'atelier. Le sculpteur ne s'intéressait plus au marbre depuis qu'il avait découvert le métal. Il avait raison, si l'âpre métal représentait bien mieux le siècle violent que la candeur du marbre. La rue descendait en une courbe dangereuse et le Corcel avait été laissé sur le trottoir, placé en une position de facile accès pour reconduire les hôtes chez eux, à la fin de la visite à l'atelier.

Une fois la porte du sanctuaire ouverte on remarquait que le statuaire avait concentré toute son ingénieuse inventivité sur ses oeuvres en métal. Dans un coin, un manteau noir, patiné d'ombre et de lumière, couvrait en circonvolutions savantes, les os d'un grand volatile où n'avait pas été oubliée l'essence lointaine du reptile premier. Un rapace sombre et vorace ouvrait ses aîles cruelles comme pour envoûter la proie curieuse. L'ancre fabriqué de clous, plantés en mille positions, découvrait des entrailles angoissées. Le bec se tordait menaçant. Les pattes puissantes, logées sur un piédestal gris, étaient parées de têtes de clous, en guise de plumes. Le manteau sur les épaules faisait penser à un démon ou si l'on veut à un Faust farouche, issu de Goethe. Oui, ce vautour avait une âme. Les pectoraux étaient deux grandes orgues, qu'on attendait, d'un moment à l'autre, émettre de profondes lamentations pour souffler sur les ténébreuses et diaboliques humeurs présentes, de façon appropriée par un air de Bach, apaisante accalmie. Un système d'horlogerie avait été imaginé, qui faisait se succéder, mystérieux et puissants, tous les accords. Avec Faust, Machiavel se présentait comme nom probable à l'esprit, quand le sculpteur lança décidé le titre réel de l'oeuvre: Vietnam! Il avait définitivement tranché la question et personne ne se manifesta plus.

En face, comme faisant pendant, un autre oiseau, à l'aquiline et imposante posture, me sembla l'image exacte de son auteur. Un auto-portrait? Peut-être, mais qui semblait être sorti de ses mains, spontanément, sans la moindre intention préconçue. Néanmoins,

l'élégance, la noblesse, la cavalière allure s'y trouvaient ainsi que le fauve mouvement recueilli, le teint basané, le bec fait d'un amalgame plus clair. La rouille avait, insidieuse, commencé son action destructrice, puisque le collectionneur qui s'en était approprié l'avait laissé dans son balcon, à la merci des intempéries, face à la mer. Le statuaire avait dû le reprendre pour tâcher de lui donner le lustre original. Une pièce d'intérieur, celle-là, et qui a besoin de soins spéciaux, disait-il.

Au fond de la salle, de grands blocs munis de dispositifs de lumière, aux vives couleurs, commencèrent soudain à s'allumer et à s'éteindre, sur un signe du svelte magicien.

Dehors, comme pour accompagner les fouguesuses manifestations régnant dans le chantier, les nuages lourds et glacés amoncelés commencèrent à se déchaîner. Déjà les vieux escaliers étaient sombres et leurs échelons ne menaient plus vers la lune engloutie. Quand le maître arrêtait le dé clic de ses machinations lumineuses, on entendait les bruyantes imprécations des tonnerres. Les grands oiseaux brillants, aux carcasses métalliques et aux cris pénétrants, avaient leurs correspondants, à l'extérieur, dans les articulations des mouvements de la bourrasque imminente. Les grands arbres gémissaient en écho aux vibrations issues des larynx des rapaces à l'abri. Et les éclairs lançaient leurs jets lumineux en diapason avec les blocs allumés dans la salle. Tout s'enchaînait à l'unisson. L'envoûtement était tel dans la vétuste maison, qu'il fallait prêter l'oreille, à l'instar d'un chien vigilant, pour saisir l'étendue de la révolte de la nature, dehors. Toutes ces bêtes de confection, à la pose grandiose, aux vibrantes voix et aux attitudes singulières, transformaient l'atelier en l'Arche du Déluge. On ne pouvait trouver le moins du monde surprenant, que lors d'une de ces nuits d'épouvante, un monstre eût choisi l'une des mesures accrochées à la roche, sur la colline escarpée, afin d'y monter un sinistre crime. Pour la mansarde branlante et sombre, un Moussorgsky aurait composé, avec beaucoup d'à propos, une autre "Nuit sur le Mont Chauve".

Cette ambiance demandait la présence d'une jeune femme blonde, fragile et vulnérable, dans l'un de ces chemisiers au plissé ondoyant et à la soie tremblotante, comme la sensible eau profonde qui se mirait dans le regard bleu liquide d'une Eve appréhensive. Une poupée aux yeux de cristal, indécise, apeurée, pressentant le péril. Belle proie douce pour un vampire sorti des châteaux de la plaine magyare tourmentée. L'image d'une Marta Eggerth, sentant son élan naturel frustré déjà au début d'un lied de Schubert, la voix noyée dans les champs gorgés d'épis mûrs prêts à éclater dans leur tige robuste et blonde. L'éclair qui s'annonçait strident lui clouait le chant dans le gosier.

Déjà, les ruelles charriaient en abondance l'eau qui envahissait la rue, autour de la maison. Le sculpteur était le seul qui semblait ne point s'inquiéter pour cette démonstration dramatique de la nature. Il continuait de montrer, enthousiaste et complètement exempt de souci, le mécanisme de sirène qu'il avait inventé pour l'une de ses fabrications élégamment diaboliques. Le moteur était là, à découvert, pareil à un grand scarabée luisant entre les pattes d'une étrange créature. Un ordre à l'appui, la sirène commença d'émettre un âpre et perçant leitmotiv, plainte tenace et insistante. La Biennale de Paris avait, paraît-il, refusé cette oeuvre d'habile et originale confection, une loi défendant en France le cri des sirènes, les véhicules étant tenus d'utiliser un plus suave moyen d'alarme que ce primitif et sauvage appel. Je pensai à la voiture garée près du trottoir. L'impeccable Corcel blanc ayant perdu la magie de sa vitesse et n'étant plus qu'un beau coursier immobile, à la merci de la tempête qui ne tarderait pas à lui infliger un traitement hostile.

Or, les oiseaux du maître étaient bien trop vivants et dynamiques pour que l'on s'intéressât à autre chose ou que l'on accordât, aux grognements de révolte de la nature, une attention soutenue. A l'intérieur de la maison, on ne savait plus discerner entre les sonneries clandestines, mises em marche par l'appui du moindre bouton et les plaintes des appareils d'utilisation commune,

sans prétention à l'oeuvre d'art, qui demandaient une communication. Étaient-ce des visiteurs, arrêtés par la tempête, en cours de poursuivre leur chemin, qui se décommandaient au téléphone? Étaient-ce des âmes en peine, à bout de souffle, qui actionnaient la sonnette, à la porte de la rue? Étaient-ce simplement des voix effarouchées, désireuses de s'épancher qui cherchaient une ouïe réceptrice? En réalité, le plus souvent, ce n'étaient que les machines du sculpteur qui de leur bruyante présence dominaient toute l'ambiance.

Emma avait été la dernière à arriver, comme un S.O.S. lancé dans l'espace, un cri d'alarme atteignant son but. Grande, mince, élégante étude en rouge, tel un flamant écarlate, aux ailes couleur de flamme. Elle semblait être à la hauteur, parmi les aigles fixés sur les tables de pierre, tandis que Paloma était la petite tourterelle, un brin déplacée entre ces volatiles de haut parentage, seigneurs des rochers, hôtes des pics des Andes immaculées. Colomba, un autre oiseau, fatigué, sentait que ses propres figures torturées, à la manière d'Aleijadinho, avaient peu de relation avec l'armée de volatiles rebelles planant sur les tables de l'atelier.

Emma, colombe messagère, avait apporté dans l'Arche l'avis de l'insistance de la nature révoltée. Pourtant personne ici ne semblait plus s'en faire, tellement l'atmosphère envoûtante les avait tous matés, le whisky calmant les adeptes, les élucidations savantes de l'artiste forçant l'admiration des curieux et favorisant l'effervescence des effusions, autour des verres glacés.

Une grande plaque de métal se tourmentait en ondes sonores et tumultueuses, offusquant quelquefois le tonnerre rugissant dans le silence de la nuit angoissée. Un système de pendule installé par le maître se mouvait, en vibrantes oscillations, faisant oublier la grande et séculaire horloge. Le temps n'existait plus dans ce bazar où la distinction de l'authentique oeuvre d'art côtoyait le kitsch fantasque de l'objet vulgaire. Certes, les oeuvres sorties des mains du sculpteur et auxquelles il était arrivé à insuffler la vie faisaient passer au second plan, les instruments usuels d'utilité

pratique. Ils avaient perdu de leur importance et pâlissaient devant les créations de l'artiste, dépourvus désormais de leurs effets habituels. Le mécanisme constant et réel du temps était aboli, dépassé dans la fantastique circonstance.

La nature, elle, devant l'irritant défi de ces irresponsables mortels, à adorer de ténébreuses machines, se déchaînait dans sa rébellion. Profitant de la complète indifférence et du manque total de la précaution qui s'imposait, l'eau avait envahi jusqu'aux ruelles les plus étroites. En furie, elle descendait aisément la pente, emmenant, turbulente, branchages et cailloux et d'autres plus fiers trophées. Elle avançait, conquérant le corridor, noyant la ferraille abandonnée, les outils épars couvrant le buste de la femme assoupie, engloutissant la madone adossée au mur, forçant irrémédiablement la porte.

Soudain l'inévitable panne d'électricité fit retourner à la réelle dimension, les visiteurs éblouis. Emma, messagère courageuse, s'aventura une fois encore, dans la protection de ses bottes, dans l'eau du corridor pour aussitôt faire demi-tour, sans toutefois apporter la branche d'olivier attendue. L'eau lui venait jusqu'aux genoux et menaçait d'entrer à l'intérieur. Le sculpteur n'avait plus de moyens, maintenant, pour retenir encore ses hôtes qui sentaient qu'il fallait partir. Il chercha, du coin de l'oeil, le Corcel blanc qu'il avait stationné à la grille. Il ne le vit plus là. La révolte résonnante et emportée dominait tout. La rue était déserte. On ne discernait ni bête, ni humain, ni moteur. Comme tout le reste, la voiture avait disparu.

Un jour calme, six mois plus tard, le sculpteur invita les mêmes personnes, à son atelier, pour leur montrer son oeuvre la plus récente: Un autre grand oiseau aux orbites énormes et aux lumineuses facettes. Des yeux avisés reconnaîtraient les phares d'un véhicule. Le statuaire expliquait souriant: La voiture torturée par la tempête avait été détruite. Les restes retrouvés, recueillis à la fin de la rue glissante, s'étaient transformés en de nouveaux éléments propres à inspirer le prolifique artiste.

Ce soir, le temps paraissait avoir perdu à jamais sa fougue du jour fatidique ne montrant, subjugué, aucun signe de tempête prochaine. L'ironie pétillait dans les yeux du maître dont l'intelligence amusée avait eu une pleine revanche. A ses visiteurs, il prodiguait la même attention souveraine mais sereine.

Le reste de la carcasse annonça-t-il, la victoire au coin de l'oeil, a obtenu un prix d'acquisition à la dernière exposition officielle à Salvador. Et une troisième pièce est allée plus loin. Elle a trouvé un amateur qui l'a installée dans le jardin de sa villa à Connecticut. A cette heure, les feuilles d'automne doivent couler sur elle leur vol doré et rouge et le mouvement oscillatoire et serpentin devra égrener la même valse lente cadencée, jusqu'au dépouillement complet de l'arbre dont les branches, même nues, entoureront l'oeuvre comme d'un rempart élégant, à bras multiples, allié à la grâce extasiée des évolutions d'une danseuse birmane.

○ atelier na tempestade

Andar a pé, inefável prazer! ○ sutil escape, a cadência harmoniosa de um namoro com a calçada, a caminhada, esta fuga primeira, esta revolta altaneira contra o abrigo opressor das paredes, contra a palavra adversa, está cada vez mais fora de moda. Será que o engenhoso aparelho que é a perna terá o mesmo destino de um pobre apêndice inútil, sob o efeito da seleção natural fria e cruelmente utilitária?

No campo, pode-se sentir ainda o êxtase de pisar as folhas moribundas, provocando o trilo patético de seus derradeiros suspiros. Na praia, sempre, a areia estala sob as plantas de pés de Aquiles, cujo ágil segredo ainda não foi descoberto. E a

onda incansável insiste em apagar a impressão reveladora.

Enquanto isto na cidade, enfiados em caixas de fósforos, de aparência enganadora e que segundo os caprichos das que antecedem, tornam-se lebres ou tartarugas, as pessoas se irritam em vãs discussões ou se atizam em trocas supérfluas de cortesia, desdobrando-se para expor seus conhecimentos, um tanto duvidosos, minguando a possibilidade de apreciar paisagens admiráveis. A velocidade os surpreende e os comove subtraindo-os de tudo o que está vivo ao redor. A gasolina é a droga que os faz ultrapassar locais ideais de pouso, escamotear sinais vermelhos, paradas forçadas igníferas que indignam. Vive-se inebriado de petróleo caindo no remoinho causado por um engarrafamento. Pode-se, é claro, adornar sua caixa com artifícios de conforto, animá-la com o ritmo procedente dos mais sofisticados aparelhos de som, enfeitá-la com os raios carinhosos de um luar em cima da baía, alegrá-la com o aparecimento de uma despreocupada aventura. Todavia, os longos caminhos de sonho não levam a lugar nenhum, menos ainda a Katmandu. As vãs discussões também. Pode-se estender o êxtase de um beijo que dura apenas um eterno instante, o deleite de um abraço fadado a entibiar-se apesar do inesgotável potencial de ardor e de esperança. O fim está no canto da rua. Ora, o fim é feliz apenas no "happy-end" dos filmes dos anos trinta. A "dernière vague" pode ser imprevisível e traiçoeira. Deveríamos sacrificar, à cor local atual, dizendo uma palavra a respeito dos ataques de delinqüentes, sempre mais freqüentes a estragar nosso prazer com meios, dos mais requintados, de violência agressiva?

Desta vez, os viajantes iam em quatro em um Corcel branco em direção a um labirinto de uma outra época, enquanto que o vento engolfava-se na janela, misturando echarpes, cabelos e gestos em um turbilhão de feitiço e confusão. As ruas, na saída de um túnel, se estreitavam, curvando-se, cada vez mais sinuosas e cheias de mistério. Os sobrados vetustos, de escadarias gastas, com muros gigantes ao redor, haviam se tornado refú-

gios de artistas que os escolhiam, cada vez mais, como estúdios. Estavam em um desses raros cantos da cidade, conservando ainda o frescor de suas origens. Sobre os muros gretados pendiam galhos cansados de grandes árvores que embalavam, com suas palmas, antigas melodias, há muito tempo esquecidas. Todavia, uma certa tendência da moda trazia de volta à memória sua graça nostálgica. Largo do Boticário! Pitoresco nome de rua evocando lembranças emocionantes. Às vezes, as vielas subiam, estreitas e sinuosas, como escadarias para a lua. O luar inundava de uma luz glacial os degraus escorregadios, atapetados de musgo, quando as nuvens as mais apaixonadamente cinzentas e cerradas interrompiam sua corte assídua ao astro. Assim, dirigiam-se os quatro visitantes para o atelier do artista.

O mestre dava cursos de escultura no Museu. Em seu corpo esbelto, elegante, delgado, em seu gesto distinto e vibrante poderia se achar material para uma personagem da flexível agilidade de um Scaramouche. E a sua aptidão manual para reduzir a pedra, os elementos, um tronco de carvalho, raros são os humanos a possuí-la. Ele pegaria um meteorito em vôo e o transformaria em uma asa de condor que, em qualquer competição internacional, arrebataria um dos prêmios. Em sua forja, Hefáistos, deus do fogo e do metal, ou Praxíteles na Grécia dos titãs, não deviam ser mais habéis.

Em um dos cantos da grande prateleira, que certamente ele mesmo havia construído, o lendário Zorba de Kazantzakis destacava-se entre outros livros de escritores gregos menos conhecidos. E as canções populares de Hadjikakis e de Theodorakis encontravam-se entre os seus discos cujas capas estavam cobertas de imagens, representando evzones em suas saias brancas e corpetes azul marinho bordados com fios de ouro. As elegantes caryátides do Erechtheion ilustravam outras capas, contendo as últimas proezas em música eletrônica. Retratos de divas gregas famosas como Maria Callas em “Ifigênia em Tauride” ou Melina Mercouri em “Nunca aos Domingos” enfeitavam o recinto.

Tendo permanecido durante longo tempo em Atenas, ele conservava em destaque um mapa da cidade a lhe apontar, sem dúvida, sítios memoráveis associados a lembranças inesquecíveis.

A casa estava perdida em Cosme Velho, um dos últimos bairros de ruas curvilíneas do início do século passado que fascinarão poetas de mistério como Edgar Allan Poe ou Conan Doyle. Árvores seculares eram castigadas pelo vento, curvando o pescoço, alguns galhos rebelando-se ainda em um último esforço de ascendente espiral. A vegetação era densa e a sombra gigante a dar medo aos fantasmas atrasados em sua longa ronda noturna. Em uma das velhas casas decadentes, pintadas de um azul deslavado, o mestre havia escolhido seu refúgio. No estreito corredor de entrada, um bricabraque de ferramentas torcidas, de arcos encostados na parede, de instrumentos abandonados sobre um busto adormecido de mulher constituíam a ponte heteroclita e estranha que devia dar acesso ao atelier. O mestre não mais se interessava pelo mármore desde que havia descoberto o metal, a aspereza deste último adaptando-se mais ao século violento do que a candura do mármore. A rua descia em uma curva perigosa e o Corcel havia sido deixado em cima da calçada, colocado em posição de fácil acesso para reconduzir às suas moradas os hóspedes, no fim da visita ao atelier.

Uma vez aberta a porta do santuário, reparava-se que o estatuário tinha concentrado toda a sua engenhosa criatividade em suas obras em metal. Em um canto, um manto preto, patinado de sombra e luz, cobria em sábias circunvoluções um grande ser volátil, não tendo sido esquecida a longínqua essência do réptil ancestral. Uma ave de rapina sombria e voraz abria suas asas cruéis no intento de atacar uma presa curiosa. O antro feito de pregos, cravados em posições mil, descobria entranhas angustiadas. O bico torcia-se ameaçador. As garras poderosas, bem plantadas em um pedestal, eram enfeitadas de cabeças de pregos em vez de penas. O manto nos ombros fazia pensar em um demônio

ou, quem sabe, em um Fausto saído de Goethe. Sim, este abutre possuía uma alma. Os peitorais eram dois grandes órgãos que, de um momento ao outro, esperava-se que soltassem profundos lamentos, apropriadamente um ar de Bach, acalmia apaziguadora, a fim de esvaír os tenebrosos e diabólicos humores reinando no ambiente. Um sistema de relojoaria havia sido imaginado que permitia desencadear, misteriosos e potentes, todos os acordes. Junto com Fausto, Maquiavel apresentava-se ao espírito como provável nome, quando o escultor lançou decidido o título real da obra: Vietnam! Estava definitivamente resolvida a questão pois ninguém mais se manifestou.

Em frente, como que para combinar, um outro pássaro de aquilina e imponente postura, pareceu-me ser a imagem exata de seu autor. Um auto retrato? Talvez, mas que parecia ter saído de suas mãos, espontaneamente, sem o menor cálculo. Todavia, a elegância, a nobreza, a cavaleira atitude aí estavam tal como o movimento instintivo subjacente, a tonalidade trigueira do rosto, o bico feito de um amálgama mais claro. A ferrugem havia, insidiosa, começado sua ação destrutiva, desde que o colecionador que se tinha apropriado dele o havia deixado em seu balcão, a mercê das intempéries, face ao mar. O escultor teve o cuidado de retomá-lo para tentar dar-lhe o brilho inicial. Uma peça de interior, essa aí, e que necessita de cuidados especiais, dizia.

No fundo da sala, grandes blocos munidos de dispositivos luminosos, de cores vivas, começaram de repente a acender e a apagar-se, a um sinal do esbelto mágico.

Do lado de fora, como para acompanhar as impetuosas manifestações no interior do atelier, nuvens espessas e geladas amontoadas começaram a soltar-se. Nesta hora, as imponentes escadarias estavam escuras e seus degraus não mais levavam em direção à lua encoberta. Quando o mestre desligava o mecanismo de suas maquinações luminosas, ouviam-se as barulhentas imprecações dos trovões. As pesadas aves brilhantes, de carcaças metálicas e gritos penetrantes, tinham do lado de fora

correspondência nos movimentos preparatórios da borrasca iminente. As grandes árvores gemiam em eco às vibrações saindo das laringes das aves de rapina, abrigadas no recinto. E os relâmpagos lançavam seus clarões luminosos em diapasão com os dos blocos soltos na sala. Tudo desencadeava-se em consonância. O fascínio era tal na vetusta mansão que precisava dar ouvidos como um cão vigilante para perceber a extensão da revolta da natureza, lá fora. Todos esses animais de confeição, de postura grandiosa, de voz singular e de movimentos vibrantes, transformavam o atelier na Arca do Dilúvio. Ninguém poderia achar surpreendente que, em uma dessas noites de pavor, algum monstro tenha escolhido um dos pardieiros agarrados à rocha, na colina, para cometer aí um crime sinistro. Para a mansarda sombria e misteriosa, algum Mussorgsky teria composto, a propósito, uma outra “Noite sobre o Monte Calvo”.

Em um ambiente desses devia ter uma jovem loura, frágil e apreensiva, em uma dessas blusas de pregas ondulantes, de seda trêmula, como a sensível água profunda que se mirava no olhar azul líquido de uma Eva indecisa, amendrontada, espreitando a ocasião, uma boneca de olhos de cristal, vulnerável, antevendo o perigo. Bela presa delicada para um vampiro vindo de castelos da planície húngara atormentada. Uma loira Marta Eggerth sentindo sua disposição natural frustrada, já no início de um lied de Schubert, sua voz afogada nos campos fartos de espigas maduras, prestes a estalar no seu talo robusto e viçoso. O clarão que se anunciava estridente lhe pregava o canto na garganta.

Já as velas carregavam em abundância a água que invadia a rua ao redor da casa. O escultor era o único que parecia não se importar nenhum pouco. Ele mostrava, com entusiasmo e completamente livre de inquietude, o mecanismo de apito que havia inventado para acompanhar uma de suas fabricações elegantemente diabólicas. O motor, à mostra, estava aí, parecido a um escarabeu lustroso, entre as patas de uma estranha criatura.

Sob uma ordem, o mecanismo de alarme começava a emitir um áspero e pungente leitmotiv, cantiga lamentosa, tenaz e insistente. A Bienal de Paris havia, ao que parece, recusado esta obra, de hábil e original feitio, uma lei proibindo na França os gritos de alarme, os veículos tendo sido obrigados a usar um gênero mais suave de aviso do que aquela primitiva e selvagem barulheira. Pensava no carro, recolhido perto da calçada. Um Corcel branco, vulnerável, tendo perdido a magia de sua velocidade e que agora era apenas um belo corcel imóvel, à mercê da tempestade que não demoraria em infligir-lhe um tratamento hostil.

Mas, as aves do mestre irradiavam demais vida e dinamismo, para que o pessoal se interessasse por outra coisa ou que concedesse aos grunhidos de revolta da natureza uma atenção sustentada. No interior da casa, não havia jeito de distinguir entre os repiques clandestinos, postos em andamento pelo toque de um botão qualquer e as queixas dos aparelhos comuns, sem pretensão alguma a serem considerados como objetos de arte, que tentavam agir como meios de comunicação. Seriam viajantes parados pela tempestade, em curso de seguir seus caminhos, que se desculpavam no telefone? Seriam almas em pena, sem fôlego, que tentavam acionar a campainha, na porta da rua? Seriam vozes assustadas desejando simplesmente falar, à procura de um ouvido atento? Em realidade, na maioria das vezes eram apenas as máquinas do escultor que com sua barulhenta presença invadiam todo o ambiente.

Emma havia sido a última a chegar, como um S.O.S lançado no espaço, um grito de alarme atingindo seu alvo. Grande, esguia, elegante estudo em vermelho, tal um flamengo escarlate, as asas cor de chamas. Parecia estar à altura entre as águias fixadas nas mesas de pedra, enquanto Paloma era a pequenina pomba algo deslocada entre os voláteis de alta extirpe, senhores dos rochedos, hóspedes dos picos dos Andes imaculados. Colomba, um outro pássaro, cansado, sentia que suas próprias figuras torturadas, à maneira do Aleijadinho, tinham pouca relação com o exército de aves rebeldes invadindo as salas do atelier.

Emma, pomba mensageira, havia trazido para a Arca, o aviso da insistência da natureza em sua revolta, porém ninguém lá dentro parecia agora incomodar-se, desde que a atmosfera aí era envolvente e que havia um fascínio no ar. A bebida acalmava os adeptos, as elucidações sábias do mestre forçando sempre mais a admiração dos curiosos, mantendo a efervescência das efusões, ao redor dos copos regelados.

Uma grande placa de metal atormentava-se em ondas sonoras e tumultuosas, ofuscando, às vezes, o rugido do trovão no silêncio da noite de angústia. Um sistema pendular instalado pelo mestre movimentava-se em vibrantes oscilações, fazendo esquecer o grande e secular relógio. Tudo se misturava, da autêntica obra de arte ao artifício quimérico do objeto mais vulgar. As obras saídas das mãos do escultor, às quais ele havia conseguido insuflar vida, colocavam em segundo plano os instrumentos usuais cuja utilidade prática perdia de sua importância na comparação. E o mecanismo constante e real do tempo parecia abolido, ultrapassado na fantástica circunstância.

A natureza, ela, diante do irritante desafio desses irresponsáveis mortais, a adorar tenebrosas máquinas, prosseguia violenta em sua revolta. Aproveitando-se da completa indiferença dos vivos e de sua falta total de precaução, a água havia invadido as mais estreitas vielas. Em fúria, ela descia facilmente a ladeira carregando, turbulenta, ramos e calhaus e outros bem mais altivos troféus. Ela avançava alastrando-se pelo corredor, inundando a ferragem abandonada, os instrumentos esparsos cobrindo o busto da mulher adormecida, engolindo a madona encostada na parede, forçando irremediavelmente a porta.

De repente, a inevitável pane de eletricidade fez voltar à dimensão exata os visitantes assombrados. Emma, mensageira corajosa, aventurou-se, com a proteção de suas botas, nas águas do corredor, logo fazendo meia-volta sem trazer, porém, o ramo de oliveira esperado. A água lhe vinha até os joelhos ameaçando entrar no interior do recinto. Agora o escultor não tinha mais como

deter ainda seus hóspedes que sentiam que deviam partir. Ele procurou, com o canto dos olhos, o Corcel branco que havia estacionado no portão. Não o viu mais lá. A rebelião barulhenta e ofuscante dominava tudo. A via estava deserta. Não mais se discernia nem besta, nem humano, nem motor. O Corcel branco havia desaparecido como todo o resto lá fora.

Um dia calmo, seis meses mais tarde, o escultor convidou as mesmas pessoas a seu estúdio, para mostrar-lhes sua obra mais recente, uma grande ave de órbitas enormes e luminosas facetas. Olhos avisados reconheceriam os faróis de um veículo. O escultor explicava sorridente. O carro torturado pela tempestade havia sido destruído. Os restos encontrados, recolhidos no fim da rua escorregadia, haviam se transformado em novos elementos próprios a inspirar o prolífico artista.

Aquela noite, o tempo parecia ter perdido para sempre seu ímpeto do dia fatídico não mostrando, submisso, nenhum sinal de tempestade próxima. A ironia brilhava nos olhos do mestre cuja inteligência deleitada havia conseguido plena compensação. A seus visitantes, ele prodigava a mesma atenção soberana mas serena. O resto da carcaça, anunciou, com brilho no olhar, obteve um prêmio de aquisição na última exposição, em Salvador. E uma terceira peça foi bem mais longe. Ela encontrou um colecionador que a instalou no jardim de sua vila em Connecticut. A esta hora, as folhas de outono devem cair sobre ela em seu vôo doirado e rubro, o movimento oscilatório e serpentino derramando a sua valsa lenta, em compasso, até o completo despojamento da árvore cujo tronco e galhos, mesmo nús, cercarão a obra tal um gracioso escudo de braços múltiplos, dispensando-lhe sua proteção, aliada à elegância das airosas evo